

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

Si vous attendez qu'un peuple soit mur  
pour lui donner la liberté, vous ne la lui  
donnerez jamais.

MACAULAY

## ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr. . . . .
Six mois . . . . .	3 fr. . . . .
Trois mois . . . . .	1 fr. 50 . . . . .

## ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
a Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

## ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr. . . . .
Six mois . . . . .	4 fr. . . . .
Trois mois . . . . .	2 fr. . . . .

## A L'ÉCOLE

Nous avions déjà une quantité de ligues nationalistes, antisémites, cléricales, dont le but était de maintenir pure et toujours vivace l'idée de patrie. Trois instituteurs de Paris pensant que toutes ces ligues étaient insuffisantes pour un objet aussi important ont résolu d'en augmenter le nombre d'une nouvelle, celle des *Institutrices laïques patriotes*.

Outrés du manque d'enthousiasme guéri chez les éducateurs de l'enfance, ils ont lancé un virulent appel stigmatisant une poignée d'égardés qui osent prêcher la négation de la patrie et invitent leurs collègues à s'unir pour réagir contre ce fâcheux état d'esprit.

Et voilà comment le pays est doté d'une nouvelle armée prête à verser son sang pour lui et comment nous sommes affligés d'une nouvelle ligue d'énergumènes.

Hélas ! l'appel ne produisit pas l'effet cherché. Loin de provoquer un réveil du sentiment patriotique, il provoqua chez les uns le rire, chez les autres une indignation qui se traduisit par des protestations s'élevant de toutes parts. La ligue en est restée à ses débuts ; ils étaient trois pour sa fondation, ils sont encore trois, ils resteront trois...

En somme, on peut dire que c'est une ligue inoffensive et point méchante, qu'ayant de mauvaises intentions et, n'étant le bruit exagéré qui a été fait autour d'elle, on n'en parlerait plus depuis le jour de sa naissance.

Mais, laissons-là nos trois tartarins tartarin et disons quelques mots de l'enseignement officiel, puisqu'il est une des principales questions à l'ordre du jour.

Et tout d'abord faisons justice de cet enseignement guerrier, belliqueux qui était généralement en usage il y a quelques années et dont certains tardigrades regrettent l'abandon.

D'après M. Comte — l'un des trois — on s'endort dans l'idée que nous n'avons plus de guerres à redouter ; l'apathie des instituteurs est dangereuse ; elle peut nous causer un nouveau 70. Au lieu de cela, il faut un enseignement franchement patriotique ; il faut exalter chez l'enfant l'amour du pays et celui de l'armée ; il faut restaurer l'histoire-bataille et faire une large part aux guerres, aux exploits chevaleresques...

On connaît la chanson, c'est celle de tout bon nationaliste.

Il n'est guère besoin de discuter sur la valeur d'une telle éducation, on sait ce qu'elle produit : l'enfant ayant l'imagination surexcitée ne rêve bientôt plus qu'uniforme, sabre, panache ; son idéal c'est d'être un jour le héros d'une boucherie humaine, c'est de pouvoir lui aussi faire couler du sang, tuer des ennemis.

Si encore les résultats de cette éducation se réduisaient à un rêve, il n'y aurait que demi-mal ; malheureusement il n'en est rien quelquefois ; voici deux exemples qui le prouvent :

Dernièrement, en jouant à la guerre, un petit Parisien tuait « tout de bon » un de ses camarades qui figurait l'ennemi.

Quelques jours après cet exploit, les journaux rapportaient qu'on avait trouvé deux bambins s'en allant en Mandchourie combattre les Japonais !

Que conclure de ces faits, sinon que l'enseignement guerrier abrutit les élèves au point d'en faire, dès l'école, des assassins ou des fous ?

Arrivés à l'âge d'hommes, les malheureux dont le cerveau aura été saturé de virus patriotique, formeront cette masse bête, ce bétail inconscient et discipliné, prêt à toutes les besognes malpropres, qui s'enthousiasmera stupidement à la vue d'un galon, ou d'une culotte rouge passant dans la rue et qui se laissera hypnotiser par la première guenille tricolore fixée au bout d'une perche !

Et bien, nous n'en sommes plus là. Le temps passe et avec lui les vieilles idées s'en vont et font place à d'autres idées moins barbares et moins idiotes. La *Ligue des Institutrices laïques patriotes* retardera d'une vingtaine d'années au moins la prudence dans les protestations qui se sont élevées contre l'appel Comte et Cie.

Mais il ne faut pas croire que les instituteurs soient des sans-patrie comme pourraient le faire supposer les récentes polémiques ; il ne faut pas croire non plus que les écoles soient des centres de révolution où l'on bafoie l'armée et où l'on apprend aux enfants à fouler aux pieds les principes qui font la force de la société.

Non, les instituteurs ne sont point des internationalistes ; ils s'en défendent ardemment.

Ils sont patriotes ayant tout ; mais en cela comme en toutes choses, ils savent tenir un *juste milieu* (oh ! ce juste milieu, le rendez-vous général des pleutres !) Ils veulent leur pays fort ; ils le veulent à la tête de la civilisation, etc... C'est encore un refrain, celui qui est maintenant à la mode.

Pourrait-il en être autrement ? Les instituteurs sont des fonctionnaires ; comme tels ils ne peuvent penser ou du moins enseigner autre chose que ce qui leur est permis d'enseigner par l'Etat leur patron. Ceux parmi eux qui ont des idées subversives sont pour cela, révoqués, même quand ils les propagent hors de leurs classes.

Il serait bon de détruire cette légende qui fait du maître d'école un adepte et un agent de la Révolution.

Quant à l'école elle n'est point révolutionnaire. Pourtant l'enseignement laïque, ou, plus justement l'enseignement officiel a fait des progrès ; il en fait chaque jour ; mais ce n'est pas l'instituteur qui en est la cause ; c'est au peuple qu'il faut en être redevable.

D'ailleurs cet enseignement officiel est toujours en retard sur les idées de son époque ; il suit le mouvement, mais de loin, ce n'est pas lui qui prépare l'évolution comme il a été dit souvent, c'est l'évolution qui le tire à sa remorque. Pour rendre cette affirmation plus frappante, il suffit de citer l'exemple des diverses révolutions qui ont agité la France depuis un siècle. Y en a-t-il une seule qui ait été préparée par l'école ? Non, et si à chacune d'elles l'école a subi une transformation, ce n'a été qu'après coup, chaque nouveau régime tenant à ce qu'y fussent répandus les principes qu'il jugeait utile d'y répandre. Ainsi la Troisième République n'a pas été préparée par l'école ; mais, après son avènement l'école a dû modifier son enseignement : elle a pris celui de la République, à l'exclusion de celui de l'Empire.

Si l'éducation de l'enfance a une influence sur la marche des idées, ce n'est pas pour l'accentuer, mais pour l'entraver : à l'heure actuelle le vent est à l'anticléricalisme ; n'empêche que les devoirs envers Dieu sont toujours inscrits au programme des écoles primaires ; on admet bien qu'un instituteur athée parle à ses élèves en termes respectueux du Créateur ; on ne tolère pas qu'il en nie l'existence ou même qu'il la jette en doute.

On parle également beaucoup d'internationalisme, mais jamais il n'a été permis à un instituteur, quoi qu'en dise M. Comte, de prêcher la négation de la patrie. Par contre, on encourage l'enseignement patriotique et on trouve naturel que certains pédagogues enseignent le chauvinisme le plus fanatique.

Les principes proclamés par le peuple, il y a plus de cent ans, commencent à peine à faire leur apparition dans les classes.

On apprend aux enfants maintenant la déclaration des Droits de l'homme ; alors que les principes qu'elle contient ne sont plus en rapport avec les aspirations et les idées du passé, quelquefois celles du présent, jamais celles de l'avenir.

En réalité, elle devrait être neutre.

Puisque l'enfant s'appartient à lui-même, nul n'a le droit — ni les parents, ni la société — de lui inculquer des idées susceptibles de transformation et qu'il ne peut juger raisonnablement.

C'est lui-même qui doit s'incliner ces idées, et cela se fera naturellement quand il aura atteint une certaine âge. Les leçons de la vie qu'il recevra dans la rue, à l'atelier, etc., auront pour lui une valeur bien supérieure à celle d'un pédagogue quelconque ayant des idées quelconques.

Si on veut lui former un esprit libre, il ne faut lui parler ni de Dieu, ni de patrie, ni de morale (officielle ou autre). Il suffit de lui donner de bonnes habitudes de raisonnement. De cette façon, il entrera dans la vie non avec des idées toutes faites qui l'empêcheront de penser, mais avec un esprit clair, avisé d'idées et sans opinions préconisées sur quoi que ce soit.

Mais nous n'en sommes pas encore là... Il nous faudra sans doute pendant longtemps avoir cette école, laïque ou congréganiste, qui empêche le cerveau de fonctionner sainement, nous estimant heureux quand elle ne fera pas des enfants, des abrutis, des fanatiques aux idées rétrogradées ou des fous furieux.

Auguste L.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

## PÉRIL JAUNE ?

Il y a de bons moments pour ces messieurs de la Presse. Ceux où l'on émerge, que ce soit aux guichets d'un Rothschild, aux interlopes cabinets des ministères ou aux couloirs des établissements de crédit.

Tout est à vendre chez eux, élégies et diatribes, mousse et lie.

L'ambassade russe à Paris pourrait, mais elle ne le voudra pas, nous dire ce que lui conte chaque jour la presse parisienne. Et elle serait plutôt édifiante la révélation qui nous convaincrait qu'une partie de l'argent glané en France sert à payer les pluinitifs qui doivent chauffer les gogos qui en donneront d'autre.

Déjà les bons alliés se préparent à lancer le nouvel emprunt.

Aussi tous les journaux, sans presque d'exception, transforment en victoires les échecs de ces brutes du Nord. Les reculs précipités qui frisent la déroute, ne sont que des plans de tactique qui se réalisent.

Kouropatine se rend à Moukden et non à Port-Arthur, non pas parce que cette dernière ville est presque au pouvoir des Japonais, mais simplement parce que Moukden doit être sa base d'opérations. Et les neuf dixièmes des créfins de France, et ils sont nombreux, ne voient pas ces grossiers fils blancs.

Attendez, attendez, disent-ils, quelques mois encore, les Japonais ne riront plus ; et ils sont émus comme des veaux qui retrouvent leur mère dès qu'on leur annonce que le tsar a pleuré sur la perte d'un bateau, ou sur les engins que ses troupes ont laissés à l'ennemi.

Loin de moi l'idée de me réjouir d'une guerre qui met aux prises des esclaves japonais et des esclaves moscovites, pour le seul bénéfice des criminels des deux pays. C'est la guerre inconsciente et mauvaise celle-là.

Mais puisque le glaive est sorti du fourreau et que nous ne pouvons rien y faire, au moins ne grimpons pas.

La peur qui se manifeste chez les bourgeois bon teint, le désir immoderé qu'ils ont de voir les jeunes battus, les jappements en faveur des Russes, ne sont point seulement le résultat d'une sympathie aussi jeune qu'intéressée, mais la crainte du demain économique.

La victoire japonaise, c'est le développement rapide de l'industrie chez les Nippons, c'est, grâce à une main-d'œuvre bon marché, que ne pourront même pas concurrencer les bons moujicks, premièrement les marchés d'Extrême-Orient fermés aux camelothes européennes, ensuite l'envahissement sur nos places des marchandises faites à moins de frais là-bas.

C'est la crise économique terrible qui s'annonce ; c'est, à bref délai, la faillite des bonnes valeurs industrielles ; c'est la vraie guerre qui va commencer.

Vous comprenez, n'est-ce pas, la russophilie aiguë dont sont atteints les bons conservateurs de tout poil ?

Après leur supériorité militaire, les Japonais montreront leur laborieuse activité qui, bouleversant les marchés du monde, rendra inétablie la guerre sociale que nous attendons.

Nicolas voulait la paix, mais il prépare la guerre.

Fortuné Henry.

## L'ACTION ANTIMILITARISTE

jusqu'ici. Il importe d'organiser des milieux où les camarades réfractaires à l'idée de patrie et à l'emprise de la caserne, trouveront un abri, du travail, du pain et des sympathies.

L'exil est d'autant plus dur pour les réfugiés, qu'ils ne savent à qui s'adresser et sont condamnés à l'isolement absolu pour éviter les pièges policiers. C'est la besogne la plus urgente et la plus féconde aussi, que de préparer, pour ceux qui se refusent à massacrer leurs semblables, un asile certain où il leur sera possible de vivre.

L'idée de ce Congrès antimilitariste n'a pas eu immédiatement le succès qu'elle méritait, parce que certaines personnalités batailleuses avaient éloigné une grande partie des forces révolutionnaires. Mais une commission nouvelle, d'où l'on a exclu très cordialement les individualités encombrantes, s'est réunie à Paris, pour apporter au Congrès International, l'adhésion des organisations françaises.

C'est pour ce comité nouveau, absolument indépendant de toutes coteries et composé d'éléments divers, mais sincèrement antimilitaristes, que je demande le concours dévoué des camarades.

H. Duchmann.

## SOLIDARITE

Un camarade se trouvant dans la pénible nécessité d'abandonner deux de ses enfants, et sachant trop bien à quelle éducation ils seraient livrés en les abandonnant à la trop fameuse « A. P. » ou tout autre administration similaire, demande si, parmi les lecteurs du Libertaire il ne se trouverait pas deux camarades qui pourraient se charger d'en recueillir chacun une ; (ce sont deux filles) âgées de 6 et 7 ans 1/2.

Écrire au Libertaire où à Jules Lemaire, 3, place Maubert, à Amiens.

P.-S. — Nous attendons les photographies des filles.

## Propos d'un Sans-Patrie

Le Congrès antimilitariste. — Il nous souvient d'une époque où il y avait quelque courage à se prononcer contre le militarisme. Aucun homme politique n'avait encore expérimenté l'idée de s'en faire un tremplin électoral. La rigueur des justes lois et l'universelle réprobation étaient acquises d'avance à l'audacieux coupable de ne point se courber devant le dogme patriote. Le Tricolore était partout respecté et notre brillant état-major ne s'était point encore distingué par le faux, le mensonge et l'emploi du rason.

Aujourd'hui, il n'en va pas de même. Sous l'effort des libertaires, le monstre militarisant a faibli. La campagne bat son plein. Quand le gouvernement ose poursuivre, les tribunaux n'osent pas condamner. Les soudards deviennent un peu moins arrogants. Et il est possible, maintenant, de dire ce que l'on pense des grands chefs, de crier son dégoût de la caserne, d'éclairer les jeunes gens sur leur intérêt et leur devoir dans les conflits entre travailleurs et soldats.

Tout s'en va. L'amour de la Patrie et le respect du drapeau. Voici maintenant qu'un Congrès antimilitariste s'organise qui va avoir lieu à La Haye. Dans quelques jours, des conférences seront données à Paris, Doméa, Darien, Yvetot d'autres encore y s'émèneront la bonne parole, y prêcheront la haine des sabreurs... Décidément, il y a quelque chose de changé.

Il ne faudrait pourtant pas se faire illusion sur la portée de ce Congrès antimilitariste. Que va-t-il en advenir ? Que peut-il en sortir ? Ne faut-il pas craindre l'intrusion des politiciens, partisans des milices ou même de simples réformes militaires ?

Sur le terrain antimilitariste, les camarades peuvent se mettre d'accord. Il n'y a point de question de doctrine à élucider. Point de problème passionnant à discuter. Il suffit d'envisager quels peuvent être les moyens de faire de la bonne besogne. Il faut s'efforcer, afin que de ce Congrès sorte autre chose qu'une vague Ligue pour la défense du soldat, pour la paix ou toute autre sornette.

Il faut avant tout que le prochain Congrès ne soit point une parlotte stérile.

Souhaitons que le Congrès de La Haye soit fécond en résultats.

Le colonel Marchand. — Il vient enfin de démissionner. Et voilà la Ligue de la Patrie Française atterrée. Drumont, Rochefort, Lemaire sont dans un cruel embarras. Ils n'ont plus d'homme sous la main.

Voici assez longtemps que ce fanto

menace le pouvoir de sa démission. Le voilà pris à son propre piège. Il va sans dire que la France est perdue, l'armée désorganisée et les Prussiens vont nous tomber sur le dos, un de ces jours.

Le colonel, dont on avait fait un homme indispensable, n'a pourtant pas à son service beaucoup d'actions d'éclat. Dans l'affaire de Fochoda, il s'est montré plutôt maladroit ; dans l'affaire de Chine, il a paru grotesque. A Toulon, où il commandait un régiment d'infanterie de marine, son inflexibilité, pour ne pas dire davantage, est restée légendaire. Mais si ce guerrier n'a pas beaucoup gagné de batailles, en revanche il a écrit pas mal de lettres aux journaux, engueulé ses supérieurs, offert sa démission. Pour un peu, il eût coupé la queue à son cheval. Cela suffisait pour que nationalistes et césariens missent en lui tout leur espoir.

Maintenant, le fantoche ne gesticulera plus. Au fond, il n'avait pas l'étoffe pour tenir un coup d'état. C'eût été un piteux César.

On raconte qu'il va prendre du service dans les armées russes, ramener la victoire incertaine, pulvériser les Japonais. Nous verrons bien. C'est, en tout cas, une droite façon d'affirmer son patriotisme que de déserter l'armée française pour passer au service de l'étranger. Il est vrai que le patriotisme de Messieurs les officiers ne saurait être le même que celui des simples soldats.

Gageons, en attendant, que le colonel Marchand va tout simplement se marier, prendre du ventre et nous revenir un de ces jours au Palais-Bourbon.

Victor Méric.

*Union syndicale des travailleurs de Brest.* — Voulez-vous patienter une quinzaine ? Je n'ai pu, jusqu'à ces derniers jours, m'en occuper très activement. Ce sera bientôt fait.

## LA BOURGEOISIE

La bourgeoisie est en train de manger les marrons du feu, tirés par le peuple en 1789-1793. Après avoir recouru à la force pour déposséder les nobles et les prêtres, dont les biens avaient été ravis aux serfs ; après avoir guillotiné Louis XVI, le bon roi, ami des armées étrangères, pour l'écrasement de la France, l'inconscient époux de la belle, mais traîtresse Marie-Antoinette, le Tiers Etat a dit aux manants : « Maintenant que la monarchie de droit divin, grâce à votre courage, à vos longs efforts, est réduite en poussière ; que les seigneurs insolents et parasites et les seigneureuses se sont effondrés dans le néant, reposez-vous, corvées et mourables à merci, la Révolution est faite. Vous avez le devoir de ne plus vous insurger, rentrez dans la légalité, la bourgeoisie intelligente et lettrée se substitue à la royauté déchue. Travaillez, prenez de la peine pour le nouveau régime, la nation est trop faible pour marcher toute seule, le Tiers Etat la gouvernera. » Et les sans-culottes, fiers destructeurs des autres où les fauves monarchiens se gavaient de la chair vive des plébéiens, se courbèrent notamment sous le joug qui leur était offert.

Depuis cent quinze ans, la bourgeoisie supplée avantageusement — pour elle — la royauté. Comme elle, elle recourt aux mêmes moyens d'exploitation : la loi et la brutalité pour maintenir les pauvres dans la misère et l'ignorance. Quand ses victimes essaient de casser le bâton qui leur écrase les reins, la fiction juridique étouffe hypocritement leurs cris, et si leurs plaintes semblent s'élever jusqu'au geste, la foudre, sous la forme de balles ou de boulets, s'abat sur leurs corps avec des étincellements répétés.

Le sort des prolétaires d'aujourd'hui n'est pas plus doux que ne l'était celui des malheureux agenouillés devant les rois.

Actuellement, les non-possédants, en échange d'un mince morceau de pain qui ne leur est pas toujours donné, s'échinent pour autrui, afin de le faire gras comme un animal, lui permettre de se rouler sur le moelleux oreiller de la paresse, de goûter avidement tous les plats dédaignés par les affamés.

Autrefois, les *villains* s'usaient les muscles et s'anémiaient le cerveau pour les tristes individus à chamarures, à durées exhibant leur nullité, faisant éclater leur malaisance à la cour des fainéants couronnés.

Aujourd'hui, les électeurs, les contribuables se dessèchent les artères, suent sang et eau, se torturent pour nourrir les jolis messieurs de la gouvernance.

Il y a un siècle, les tyrans de France étaient chassés à coups de fourche, pour revenir un peu plus tard, il est vrai ; les esclaves royaux se soulevaient contre les *oints* providentielles, les châteaux flambeaient ferme, les grugeurs divins et leurs soutiens inévitables tremblaient de peur et de rage ; la bourgeoisie, qui avait envie de régner et jaur à son tour, connaissant l'ignorance des multitudes, s'écria : « Halte-là, adorez vos nouveaux dirigeants ! »

La Révolution de 1789-1793 fut un escamotage merveilleusement réussi.

Les classes aucunement patriciennes jouèrent un rôle de dupes, le Tiers-Etat leur donna le pion avec une souplesse à admirer sans réserve.

La position sociale des turbateurs, ayant comme après l'abolition de la monarchie hérititaire, les batailles gigantesques avec les armées autrichienne, anglaise et prussienne ayant envahi le pays après la mémorable leçon donnée à monsieur Capet, la situation économique des bons Français de France est aussi douloureuse.

L'or est l'idole anthropophage à laquelle les bourgeois les sacrifient ; ceux-ci couchent dans le lit des rois, les immenses richesses des nobles et des prêtres ont été accaparées par la féodalité financière, la plèbe des villes et des champs, aveuglée

par la servitude et paupérisée par l'argent, encense ses bourreaux et crève d'indigence. Les salariés ont versé leur sang pour la peau.

Antoine Antignac.

## A PROPOS DE SYNDICALISME

### QUATRIÈME REPLIQUE A PARAF-JAVAL

Il est admis que pour distiller une eau vaseuse, il faut l'agiter violemment dans toutes ses parties, mais il est universellement contesté que d'agiter la vase contenue dans une eau, c'est distiller cette eau. Comme quoi un raisonnement scientifique peut étonner et ne pas persuader, être faux. Pour clarifier de l'eau ou autre chose, nous convenons qu'il faut — entre autres opérations — remuer cette eau ou cette autre chose ; mais la remuer simplement aura une conséquence opposée : la brouiller. En d'autres termes, nous croyons que pour lever la vase d'un étang, le moyen est plutôt naïf d'y en ajouter d'autre.

Le plus souvent « l'engueulade » me déplaît : je ne la pose pas en principe efficace. Traiter les individus d'idiots, d'inconscients, d'abrutis, d'insensés, d'imbeciles : c'est de l'agitation. Leur dire : vous n'avez pas raison, je vais vous expliquer pourquoi et vous amener à penser le contraire : c'est aussi de l'agitation. Souvent meilleure. Mais qui sied moins aux individus en mal d'originalité.

Certaines affirmations se passent de développement. En voilà une : 2 et 2 font 4.

Mon cher Paraf-Javal, je ne crois pas du tout que vous vous soyiez tordu en lisant la phrase que vous prétendez absurde. Elle est bien autrement limpide que l'eau vaseuse d'un étang : nos lecteurs — descendants il faut l'avouer — en ont très nettement saisi le sens je présume, et il y a de votre part un peu, passablement d'intention à soutenir une mauvaise cause, quand même.

Que penser d'un bûcheron qui soutiendrait avoir abattu un arbre parce qu'il en aurait secoué les branches ramifiées au tronc ? Paraf-Javal me fait l'effet de ce bûcheron. Le gros de ma thèse semble lui échapper, il s'attaque seulement aux détails. Une ou deux phrases essentiellement contingentes constituent le canevas de ses réponses.

Afin d'obtenir les réfutations que je désire, il aurait fallu poser à Paraf-Javal un seul point d'interrogation par semaine. Il lui eût été, de cette façon, plus difficile de s'écarter, mais c'eût été trop long.. et ce n'est même pas trop court pour aujourd'hui.

Cependant avant de terminer, un mot sur Diogène. Je craignais d'être présumptueux en me comparant à lui. Il n'en est rien : Diogène fut un imbécile... selon Paraf-Javal.

### L'Absurdité Syndicale et Coopérative

#### Résumé et conclusions

Dans la société actuelle les travailleurs sont autorisés et même invités par l'autorité à se grouper par métiers pour essayer de rendre moins intolérables les rapports entre patrons et ouvriers et même pour essayer de les rendre, si possible, tolérables.

Or rendre moins intolérables, ou rendre intolérables les rapports entre patrons et ouvriers, c'est contribuer à FAIRE DURER L'ORGANISATION SOCIALE ACTUELLE.

Or (cela est facile à démontrer), un *conscient* doit désirer, non la continuation du patronat, non la consolidation de l'organisation sociale actuelle, mais LA SUPPRESSION DU PATRONAT, LA DÉORGANISATION DE L'ORGANISATION SOCIALE ACTUELLE.

Les syndiqués font donc une besogne d'inconscients puisqu'ils font durer le patronat, puisqu'ils consolident la société actuelle qu'ils détestent.

#### Remarque :

Il résulte de ce qui précède qu'une besogne de conscient consisterait à s'efforcer, même dans la société actuelle, de *travailler sans patron*, sans toutefois perdre de vue qu'aucune question de détail ne peut être résolue d'une façon satisfaisante en conservant l'organisation actuelle. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, toujours une même conclusion s'impose : C'EST L'ORGANISATION SOCIALE QU'IL FAUT TRANSFORMER DANS SON ENSEMBLE, LES PRINCIPES ACTUELS Étant MAUVAIS.

#### Autre remarque :

Le jour où les comités électoraux (électeur signifie engrangeur de gouvernant) s'occuperaient d'organiser l'abstention électorale, ils pourraient sans aucun inconvénient continuer à s'intituler comités électoraux. En réalité ils seraient devenus comités ANTI-ELECTORaux.

De même, le jour où les syndicats ouvriers (ouvrier signifie actuellement engrangeur de patron) s'occuperaient d'organiser l'abstention ouvrière, ils pourraient sans aucun inconvénient continuer à s'intituler syndicats ouvriers. En réalité ils seraient devenus syndicats ANTI-OUVRIERS, SYNDICATS ANARCHISTES.

#### Autre remarque :

Le jour où le gouvernement s'efforcerait de les supprimer, car ils deviendraient dangereux pour l'autorité, au lieu d'être, comme à présent, utiles à l'autorité.

#### \*\*

Tout ce qui précède étant établi, un individu désireux de désorganiser l'organisation sociale actuelle, doit savoir que :

Les révoltes sont des moments où les hommes, renonçant à tout espoir d'améliorer leur sort par les moyens actuels, s'occupent, toute affaire cessante, d'employer d'autres moyens.

Or, faire connaître et pratiquer ces moyens dans la société actuelle, c'est se mettre en désaccord avec la presque totalité de ses contemporains, c'est entrer en lutte avec eux, c'est accepter les risques de cette lutte,

c'est risquer même d'aggraver momentanément son sort, au lieu de l'améliorer.

Constater que l'on court certains risques aujourd'hui quand on a certaines idées est logique. S'imaginer qu'agissant en conformité de ces idées, les choses se passeront comme si l'on agissait autrement, est illusoire.

Un conscient doit donc savoir qu'il y a des cas où il devra choisir entre ses idées et l'amélioration momentanée de son sort.

Arrivé à ce point du raisonnement, les remarques suivantes s'imposent :

Même dans le cas où la besogne syndicale améliorerait une amélioration relative du sort de l'individu (ce que nous contestons), le conscient aurait à voir s'il n'y a pas à renoncer à la besogne syndicale, celle-ci étant incompatible avec ses idées. Nous croyons en effet, avoir démontré qu'on ne peut faire l'une en conservant les autres.

La besogne syndicale abandonnée, rien n'empêchera le conscient d'étudier très sérieusement les moyens extra-syndicaux d'améliorer son sort. Qui nous fera croire qu'on n'améliore son sort dans la société actuelle que par l'intermédiaire illusoire des syndicats ? Des syndiqués ont, il est vrai, à notre connaissance, sérieusement amélioré leur sort au moyen des syndicats : ce sont les *chefs-syndiqués*. Ceux-là, comme tous les élus, bénéficient de l'imbécillité électorale, la flattent et l'exploitent. Nous n'attendons pas d'eux qu'ils débinent les syndicats.

#### En résumé,

Il importe, pour un conscient, de ne pas faire d'illusion, de savoir nettement pourquoi il a ses idées et quelles en sont les conséquences dans la société actuelle :

Cela fait, d'étudier quels moyens il doit employer pour les propager et quels moyens il doit employer pour améliorer, autant que possible, son sort sans nuire à cette propagation.

#### Paraf-Javal.

Les mêmes arguments s'appliquent au coopérativisme, à la politique, etc.

## LA BOUCHERIE HUMAINE

De tout temps, la terrible mitraille qui détruit les êtres innocents a, parfois, existé ; à l'heure actuelle le sang des Russes et des Japonais, coule à flots, la mitraille fait rage, arrachant, ici un bras, là-bas une jambe, ailleurs une tête, autre part, ce sont des navires entiers qui disparaissent sous les flots, engloutissant avec eux leurs équipages.

Et dans chaque pays cependant, les féroces dans leurs églises invoquent le dieu des armes, mais, cœulement, pour ne pas faire de maloux, préfèrent les laisser s'égorguer chacun leur tour ou tous à la fois.

Pères et mères, pleurez vos fils ; les sœurs pleurent leurs frères et les amantes, leurs amants ; qu'importe pour les gouvernements, puisque l'histoire relatera leur bravoure imbécile, qui sera à fortifier les régimes capitalistes. Ouvriers inconscients, qui vous laissiez prendre aux duperies nationalistes, devant le carnage humain, finirez-vous par comprendre que nous avons raison de combattre le militarisme, qu'il ne suffit pas de déplorer hypocritement les guerres et de faire pour les empêcher, mais qu'il faut résolument proclamer que nous ne voulons plus servir de viande à mitraille, à chair à travail étant déjà en trop grande quantité, pour le bénéfice de ceux qui nous exploitent, comprenez donc que le seul combat que nous devons livrer, c'est d'abord contre nos oppresseurs et si vous voulez entrer dans une armée, qui seule a raison d'être, c'est l'armée syndicale, là où on vous instruira sur des questions loyales et éclairées, vous apprendrez à vous connaître et à vous aimer ; l'on vous montrera que la guerre est un crime et que d'autres exploités, inscrits sur le papier d'une autre puissance, sont les mêmes que nous et qu'à aucun moment nous ne devons prendre les armes pour détruire nos semblables, le syndicat étant l'école où l'on enseigne les idées de justice et de fraternité.

#### Eugène Pilache.

## FÉMINISME

#### Réponse à Duchmann.

Dans le numéro 28, du 14 au 21 mai, M. Duchmann m'accuse d'avoir usé envers lui de procédures douces : s'imaginait-il que tous les auditeurs qui assistaient le 23 mars, salle de l'Harmonie, sont morts, je veux croire qu'ils sont tous prêts à témoigner, que je me suis levé trois fois pour inviter l'auditoire à écouter le contre-débat avec le même silence que les précédents orateurs ; mais il n'était pas en mon pouvoir de fermer la bouche aux personnes qui protestaient contre ces déclarations. Voulez monsieur Duchmann, les procédures douces je vous les laisse, et j'ajoute que c'est un libertaire qui m'a déclaré ne pas vous comprendre, puisque vous avez parlé tant que vous vouliez. Quant à l'homme à gage c'était M. A. Bruneau fondateur de l'U. P. enfantin les « Petits Bellevillois », qui était venu prêter son concours avec les enfants, les plus pauvres du quartier, à qui il donne des leçons de chant et de dictée, absolument gratuites, depuis 4 ans.

M. Bruneau, père de 3 enfants, vit de son travail, et pas plus que moi, n'est ni à vendre, ni à acheter ; il n'a été ni grotesque ni ridicule, il a sa façon de penser, c'est son droit ; mais je mets M. Duchmann au défi de citer un seul mot grossier prononcé à cette réunion : la preuve que vous avez pu parler c'est que vous avez déclaré que les groupes féministes étaient simplement des groupes politiques, que les femmes voulaient faire concurrence aux hommes dans cette carrière comme dans les autres.

Dans son article M. Duchmann reproche à Mme Galli de Gammond de s'être abassée à employer des procédures de périodes électorales : à moi de procédures douces. Je laisse au public qui assistait à cette conférence, ainsi qu'aux personnes qui m'ont entendu dans beaucoup de réunions le soin de nous juger ; mais pour les lecteurs du *Libertaire* qui n'y étaient pas, voici aussi exactement que possible ce que j'ai répondu aux paroles de M. Duchmann : que j'étais d'accord avec lui sur beaucoup de points, que le féminisme prolétarien se séparait du féminisme bourgeois ; que ce dernier ne propose que de mesquins et impuissants palliatifs, des réformes anodines concernant une certaine catégorie de femmes et prend soin de laisser la grande majorité toujours dans la même situation. J'ai déclaré que la grande faute de celles qui demandent le droit de vote depuis 10 ou 15 ans, c'est d'avoir négligé d'étudier en même temps les questions économiques ; si leurs efforts n'ont abouti à

rien c'est parce qu'elles ont commencé l'édifice par le toit, et refusé systématiquement de prendre contact avec l'élément ouvrier, et qu'elles avaient élevé une barrière infranchissable ; que

les ouvrières ne choisiraient pour les représenter les bourgeois, baronnes ou marquises, qui, à part quelques exceptions ont toujours été injustes, cruelles et féroces envers les prolétariennes ; que le féminisme tel que je le comprends dégagé des équivoques, des paradoxes, des préjugés bourgeois, n'est pas féminin, mais humain, parce que la vraie loi de l'être social n'est pas dans la lutte, mais l'union pour la vie.

Que le bulletin de vote n'empêche pas des milliers d'hommes de coucher à la belle étoile, et de mourir de faim, que le meilleur moyen était de prendre les droits et les libertés dont on a besoin au lieu de les mendier humblement.

Le mouvement féministe actuel étant né des abus, rien ne l'arrêtera car le socialisme révolutionnaire viendra favoriser ce mouvement qui lui est indispensable pour combattre les trois ennemis de l'humanité : la propriété, le militarisme et les religions. Le remède sortira de l'excès du mal. J'ai terminé en disant que les femmes étaient aussi capables de s'instruire que les hommes. Les récents examens des Facultés européennes l'ont surabondamment prouvé, et de plus, que l'on trouvait des femmes employées dans les travaux les plus pénibles, qu'il n'y avait qu'un métier qu'elles n'aient jamais fait : *celui de boureau*.

Gabrielle Petit.

## FÉMINISME ET SOCIALISME

soudre la question sociale, mais ne sentez-vous pas que c'est l'amour seul qui pourra remettre l'harmonie dans le couple humain. Vous n'avez donc jamais regardé dans les nids ?

Cleyre YVELIN

## Lettre ouverte à Paraf-Javal

C'est avec un réel plaisir, camarade, que je vous ai suivi dans votre exposé de l'organisation du bonheur, thèse toute pleine d'une logique rigoureuse qui vous entraîne. Mais, voici venir l'ère des discussions, car depuis quelque temps je vous vois aux prises avec Grave et Creuse, tout particulièrement avec ce dernier. J'en suis ravi, d'aise, attendu que c'est sur ce terrain que je vous attendais. Dire que j'ai été surpris de la conclusion, non, mais sincèrement, je l'avoue, j'en ai ressenti une déception quelque peu douloureuse ; le pourquoi, je vais vous le dire.

Dans bien des circonstances, certes, j'ai été à même d'entendre ou prendre part à maintes et maintes discussions ; quels qu'en aient été les sujets, les résultats étaient constamment identiques, c'est-à-dire : que les questions à élucider ou à trancher restaient éternellement pendantes. Fort longtemps, je me suis demandé à quelles causes on pouvait attribuer cela ? En fin de compte, après observation, j'ai acquis la certitude que l'on ne pouvait arriver à aucune solution raisonnable, tout d'abord parce qu'entre contradicteurs, quelles que soient les questions à trancher, j'ai constamment remarqué que, de part et d'autre, l'on était convaincu de détenir la vérité et que l'on cherchait, chose première, à se convaincre réciproquement.

D'autre part, j'ai constaté également que si toutefois un argument avait le privilège de désagréger la théorie de l'un des deux adversaires, immédiatement, et ceci avec réciprocité, on l'évitait soit en répondant à côté de la question, soit en feignant de ne pas avoir compris, voire même en n'y répondant pas du tout. Et tout ceci, par suite d'un manque absolu de méthode.

Mon intention n'est pas, croyez-le Paraf-Javal, de vous identifier à ces logiciens et raisonneurs de guinguettes et de café-concert ; non, bien loin de moi cette idée, mais avouez que vous en avez quelque ressemblance car certes, j'attendais bien mieux de votre part.

C'est avec grand intérêt, au début, que je suivais votre tournoi, mais, patatras, je ne sais pas quel effet d'équilibre instable, voilà que vous sombrez, Creuse et vous, dans les eaux communes, vous vous lancez tour à tour dans le domaine des affirmations, et ceci, très souvent, sans rien démontrer ni prouver ; vous vous reprochez réciproquement de répondre à côté des questions posées. Que signifie semblable tactique ? Tout simplement ceci, c'est que, d'une part, la justesse d'un argument vous ébranle et vous l'éveille par la tangente ; ou de l'autre, n'étant pas suffisamment documenté pour le renverser, vous le laissez passer comme quantité négligeable. En cette occurrence, quelle conduite doit-on tenir. Paraf-Javal, je vous le demande ?

Si je suis raisonnable, il me semble que, dans le premier cas, je dois me plier sous la logique, quelles qu'en soient les conséquences, fort désagréables parfois, je n'en disconviens pas, mais que l'on doit subir lorsqu'on s'est engagé dans cette voie ; dans le second cas, je n'ai qu'à avouer mon incompétence ou mon ignorance. Si je suis dans l'erreur, toutefois, avez l'obligance de me le démontrer. Qu'aurais-je encore à vous reprocher, si ce n'est votre ironie de triomphateur orgueilleux dédaignant l'adversaire encore debout prêt à reprendre la lutte courtoisement, car râiller, n'est pas répondre, et vous n'avez fait que cela dans votre réponse du *Libertaire* du n° 26. C'est inadmissible, je vous le dis, d'un homme sensé et réfléchi.

Enfin, cessions-là et, si vous voulez m'en croire, faites l'essai d'une méthode de discussion que je vais vous préconiser. Je ne sais si j'en suis le novateur, mais toujours est-il que nulle part je n'en ai vu l'exposé et pas davantage la mise en pratique. En quelques mots, voici en quoi elle consiste, ou plutôt en quoi consiste la marche à suivre : lorsque vous engagerez une discussion, quelle que soit la nature du sujet et l'adversaire à qui vous avez affaire, pourvu qu'il consente à raisonner, cela est essentiel, prenez l'engagement, et faites-le prendre tout d'abord à votre contradicteur, de ne pas chercher tout d'abord à vous convaincre et de rejeter toute espèce de partis, habitudes détestables toutes deux au premier chef, vous vous en convaincerez vous-même par la suite, si vous ne l'êtes déjà, et qui, la plupart du temps, au lieu de permettre à la lumière de jaillir normalement, laissent souvent la place à des ténèbres plus épaisses encore.

Ensuite, prenez comme but de discussion la recherche de la vérité que vous devrez accepter de quelque part qu'elle émane. Ce que je ne saurais trop vous recommander, c'est de donner dans votre argumentation une définition aussi précise, exacte que possible, des mots que vous emploierez, et de démontrer également la valeur que vous leur accordez, ceci est d'une utilité incontestable, attendu que bien des mots prétendent à l'équivoque et peuvent être conséquemment mal interprétés.

Si, marchant dans cette voie, vous usez d'une bonne méthode de raisonnement, entre autres des méthodes analytiques et synthétiques, lesquelles constituent la méthode mathématique, tout en vous pénétrant bien de ceci : que tout homme est sujet à l'erreur, vous discuterez, je le crois, en homme raisonnable, et l'idée y gagnera.

Si toutefois vous pensez, après examen, bien entendu, que je me suis fourvoyé, je vous serai bien obligé de me le faire savoir.

Bien à vous,

Gaudry Henri.

## POUR 36000 FRANCS

Pour 36.000 francs à toucher en quatre années des individus ont consenti à se faire les mouchards indélicats de la vie privée de leur concurrent.

Pour 36.000 francs à toucher en quatre années des individus ont laissé s'étaler sur les murs et dans les journaux les actes les plus intimes de leur vie privée. On a sali leurs proches, blagué et insulté leurs affections.

Pour 36.000 francs à toucher en quatre années des individus ont consenti à être la risée d'une multitude abrutie par l'école, la caserne, l'excès de travail, l'alcool et la lecture de la *Patrie*, du *Petit Journal*, de la *Libre Parole*, de l'*Intransigeant*, etc., etc.

Pour 36.000 francs à toucher en quatre années des individus ont renié toutes les immondices, affiché tous les mensonges, toutes les calomnies, toutes les injures.

Pour ce prix, ils se sont vautrés aux esclafements d'une folie ignorante, inconsciente et féroce dans le plus puant égout, dans le plus nauséabond des ruisseaux.

Le porc est moins répugnant au physique, que ne l'est au moral le candidat qui veut toucher en quatre années 36.000 fr.

## LE VIEUX (1)

Qui nous délivrera du crime d'engendrer et du malheur de naître ?

Le vieux farouche et seul s'est couché dans le [soir] ;  
La lueur de ses yeux vacille et sa voix semble [soir] ;  
Le faible écho lointain d'un chant qui serait noir. Tout d'un coup son Esprit ralumé vient de noir. La vie et son décor déroulent leur ensemble [blanc] ;  
alentour de la mort plus grave que le noir [blanc] ;  
Pasteur qui, sur un mont, pensivement, rassemble [blanc] ;  
Et compte ses moutons pour le retour du soir.

On m'a dit : « Crois en Dieu, le Père Tout Puis- [sant] »

Et partant du réel pour venir au symbolique, [qui réve] ;

Sur le chemin qui va de l'Eglise à l'école

On me montrait la croix qu'il bénit de son sang.

Enfant, j'ai marmonné de contraintes prières

Sans y croire ni perdre un instant à douter,

Vivre est court, et les morts de viles tout en- [blanc] ;

Tiennent entre les murs étroits des cimetières. [blanc] ;

Je n'eus jamais le sens que Dieu puisse exister.

On m'a dit : « Crois en Dieu, vois le Printemps [sant] »

Et partant du réel pour venir au symbolique, [qui réve] ;

Sur le chemin qui va de l'Eglise à l'école

On me montrait la croix qu'il bénit de son sang.

Enfant, j'ai marmonné de contraintes prières

Sans y croire ni perdre un instant à douter,

Vivre est court, et les morts de viles tout en- [blanc] ;

Tiennent entre les murs étroits des cimetières. [blanc] ;

Je n'eus jamais le sens que Dieu puisse exister.

On m'a dit : « Crois en Dieu, vois le Printemps [sant] »

Et partant du réel pour venir au symbolique, [qui réve] ;

Sur le chemin qui va de l'Eglise à l'école

On me montrait la croix qu'il bénit de son sang.

Enfant, j'ai marmonné de contraintes prières

Sans y croire ni perdre un instant à douter,

Vivre est court, et les morts de viles tout en- [blanc] ;

Tiennent entre les murs étroits des cimetières. [blanc] ;

Je n'eus jamais le sens que Dieu puisse exister.

On m'a dit : « Crois en Dieu, vois l'Automne [en jamme] »

Qui, tout pourpré du jus dont les cuivres sont [pleins] ;

Et poudré du souffle enfariné des moulins.

Et jeté de l'or en bourse et du bien-aise en l'âme ! »

J'ai vu l'Avril rider ses précoces éclats, [tard] ;

La Canharide en joie arde sur les lilas

Et des jeunes cercueils par les neuves allées ;

J'ai vu des violins chérirs et des serments bien lâches : [tard] ;

Le Printemps c'est la vie au gré des giboulées /

On m'a dit : « Crois en Dieu ; voici blondir l'Eté /

Vois au ciel ce soleil hâtant qui s'allume,

Inaudience d'or de l'éternelle enclume

Où se forgent l'Espoir, la Force et la Gâtie ! »

J'ai vu l'Eté d'azur se barbeler de mouches, [tard] ;

Des lacs couver la peste avec des airs très doux,

De beaux rires tout prêts à mordre au bord des [tard] ;

J'ai vu les blés rongés par les charbuclés louches,

Par la calandre noire et le charançon roux.

On m'a dit : « Crois en Dieu, vois l'Automne [en jamme] »

Qui, tout pourpré du jus dont les cuivres sont [pleins] ;

Et poudré du souffle enfariné des moulins.

Et jeté de l'or en bourse et du bien-aise en l'âme ! »

J'ai vu l'Automne étreint par la bise et les toux /

Et la vendange en rut chavirer les coeurs fous,

Des arides amours se réver reverdies

Et des vierges toucher vers ces vieux, l'œil [tard] ;

J'ai vu l'Automne d'or vomir ses incendies.

On m'a dit : « Crois en Dieu, c'est l'heure de [tard] ;

Il est temps : Crois en Dieu ! Voici l'Hiver terribles !

Or, Demain c'est la Mort, et sa faute et son [tard] ;

Prie ! Un bon feu d'autel veillera ton foyer.

J'ai vu gelier aux yeux d'un gueux des pleurs de [tard] ;

Les regards s'enfuyaient, de lui, comme des [tard] ;

Et tous les chiens barraient les seuils sur son [tard] ;

Viens ! Mort, repos sans rêve, ô sommeil le plus [tard] ;

Je vois l'Hiver tout blanc se hérir de houx !

Pur de haine, dur aux peines, clos à l'envie,

J'ai gravi mes cent ans au hasard des instants,

D'un coup je viens d'envisager ma longue vie : Oh ! la vaine minute en l'Espace et le Temps !

Comme un Pasteur qui, sur un mont, très haut rassemble [tard] ;

Et compte ses moutons pour le retour du soir,

Le vieux sent qu'en lui la nuit tombe et sa voix [tard] ;

Le faible écho lointain d'un chant qui serait [tard] ;

Le vieux farouche et seul s'est éteint dans le soir.

## LE CRI DU PAUVRE

O mort, délivre-moi de moi-même et de toi !

(1) Extrait de la *Mort du Rêve*, édition du *Mercure de France*, un volume, franco, 3 fr. 50.

ABNÉGATION MILITAIRE

Un capitaine du 150<sup>e</sup> de ligne, en garnison à Saint-Mihiel, vient d'être mis aux arrêts de la forteresse par ordre du général André, parce qu'il ne voulait pas conserver ses distances.

On raconte que cet officier, célibataire, de manières familières, et pour ce motif sympathique aux hommes de son régiment,

En vente chez l'auteur, P.-N. Roinard, 7, rue Pixéricourt, Paris (XX).

ment, avait des mœurs douteuses, et voici ce qu'on ajoute :

La semaine dernière, le régiment fit une manœuvre, il cantonna donc une nuit. Le capitaine reçut un billet de logement commandé tous les officiers, mais il l'offrit, dit-on, à un adjudant, en déclarant qu'il couchait avec ses hommes sur la paille, dans une grange.

Une aussi évangélique modestie à l'armée, cette école de toutes les vertus, ne pouvait qu'avoir un motif vraiment militaire.

Il est à présumer que cet officier affectueux de ses hommes avait dû être véritablement imprudent, car ces coutumes familières ne sont pas nouvelles à la Grande Famille.

## LIVRES A LIRE

## ETUDES SUR L'ETOIOLOGIE (1) DES MALADIES MICROBIENNES (2)

« Un jour, dans une discussion sur la fièvre puerpérée (3) à l'Académie de médecine, un de ses collègues les plus écoutés dissertait étoquemment sur les causes des épidémies dans les maternités. Pasteur l'interrompit de sa place : « Ce qui cause l'épidémie, ce n'est rien de tout cela ! C'est le médecin et son personnel qui transportent le microbe d'une femme malade à une femme saine ! »

Et comme l'orateur répondit qu'il craignait fort qu'on ne trouve jamais ce microbe,

Pasteur s'élança vers le tableau noir et dessina l'organisme en chapelets de grains en disant : « Tenez, voici sa figure ! »

Sa conviction était si forte qu'il ne pouvait s'empêcher de l'exprimer fortement. On ne saurait se rendre compte aujourd'hui de l'état

Ce comité a décidé de centraliser les adhésions, souscriptions, rapports, etc., pour la France.

Le camarade Louis Pauthier a été désigné comme secrétaire ; il se mettra directement en rapport avec Domela Nieuwenhuis.

Les camarades ont en outre résolu d'agir en dehors de tout patronage et de toute étiquette spéciale. Aucun organe, aucune individualité ne doit plus qu'un autre être l'organe du congrès. Ils sollicitent de chaque journal libertaire et de tous les journaux socialistes l'adhésion la plus franche et l'aider le plus possible à la réussite du congrès.

La publication des rapports sera l'objet d'une réunion postérieure où sera également agitée la question de l'envoi des délégués.

Le comité d'organisation fixe sa prochaine réunion au samedi 21 mai 1914 à 8 h. 1/2 du soir, salle Salza, 1 bis, boulevard Magenta.

N. B. — Pour toute correspondance, soumissions, rapports, écrire au camarade Louis Pauthier, 37, rue de Buci (6<sup>e</sup>).

GROUP ET BIBLIOTHEQUE ANARCHISTE DE LIMOGES

28, avenue de Juillet

(Au fond de la cour à gauche)

Camarades,

Nous venons de combler une lacune ; devant le cabaret et le café-concert, on la santé s'altère, où l'esprit se dégrade et s'avilit, nous venons de fonder un groupe et une bibliothèque que nous voulons débordants de liberté et de fraternité.

Nous ne ferons ni distinction de classe, ni de sexe, considérant que tout être humain en vaut un autre.

La liberté intégrale de l'individu, tel est notre idéal.

Par des entretiens, causeries, conférences, soirées familiales, nous nous instruirons, nous nous développerons, nous apprendrons à nous entendre, à nous estimer, tout en nous récréant.

En dehors des questions de personnes et de boutique nous pourrons notre œuvre. La porte est grande ouverte à toutes les bonnes volontés, à tous ceux qui espèrent, qui désirent un monde meilleur.

Plus les individualités qui se grouperont autour de nous seront différentes, plus le résultat sera fécond.

Ne voulant pas être suivis, mais dépassés, nous espérons que les êtres deviendront conscients de leur valeur, étant plus tolérants et plus justes.

Tous les sujets y seront traités et discutés, après chaque causerie, chacun pourra poser des questions, demander des éclaircissements au conférencier, ou exprimer son opinion, fût-elle différente, ce caractère de libre discussion intéressante et instruisant le mieux les auditeurs.

Nous espérons que devant l'attrait de notre œuvre, notre appel sera entendu, toutes les consciences droites viendront avec nous pour former un noyau vivant de la future société libre et seconde.

*Le groupe anarchiste.* — Samedi, à 8 h. 1/2 du soir, 21 mai : inauguration du local, causerie avec un camarade, concert libertaire.

Les jeudis soir et les dimanches matin, le local est ouvert en permanence.

BANLIEUE SUD

Les camarades continuent à être traqués de plus belle sous le ministère socialisant de Combes, et, à la suite du départ de Loubet pour l'Italie, les policiers sont allés aux domiciles des militants, ainsi que chez leurs patrons, se renseigner sur leurs faits et gestes ; on craignait, au dire des sbires, qu'ils ne suscitent des embarras, pendant l'absence de l'chef de l'Etat ; on ne saurait être plus stupide.

Un camarade employé dans les travaillages municipaux, a eu surtout le don d'exciter le zèle des sous-ordres à Lépine.

Il est vrai que ce camarade, employé dans une ville de notre région dont la municipalité est socialiste, révolutionnaire, s'était, par son esprit d'indépendance, attiré la haine de ses patrons, qui, pour être des adhérents de l'U.S. R., seuls

dépositaire du pur socialisme, sont aussi socialistes que leurs collègues bœufs.

Aussi, la municipalité en question, n'a-t-elle pas craint de se faire l'auxiliaire de la police, en la lançant aux trousses du copain, et en lui cherchant toutes les noises possibles pour lui faire perdre son emploi, en le faisant traquer par ses chefs d'exploitation, lesquels cherchaient toutes occasions de l'humilier.

On comprendra facilement la réserve que je garde en ne désignant pas la ville où se sont produits ces faits, ni les hommes qui en sont les auteurs ; néanmoins, si ces derniers ne se tiennent pas pour avérés, et persistent dans leur sale besogne, je les désignerai ouvertement, et signalerai, à ce sujet, d'une façon claire, des faits qui ne sont pas à l'honneur de ces socialistes, qui je l'espère, sauront se reconnaître, et se béniront pour avérés.

*Socialisme militaire.* — Le citoyen Thomas, maire du Kremlin-Bicêtre, célèbre par son arrêt contre le port de la soutane, lequel prouva que son auteur ignorait que l'habit ne fait pas le moine, le citoien Thomas, socialiste antimilitariste, a un esprit autoritaire comme une culotte de peau et veut traîner sa commune militairement.

Il y a institué un dispensaire, on, comme à l'infirmerie de garnison, doivent venir en consultation, les malades désirant entrer à l'hôpital : il y fonctionne comme médecin un simple copain très réclamé, mais pouvant soutenir la comparaison avec les majors de son régiment ; les consultants reconnus admissibles à l'hôpital vont faire signer par le maire-colonel, un bulletin d'admission, les autres, sont soignés chez eux par ledit médecin, lorsqu'il a le temps de se déranger, ce qui revient moins cher à la commune (j'allais dire la compagnie) que s'ils étaient soignés à l'hôpital. S'ils en crevrent, tant pis.

Ce maire, qui prend ses administrés pour des tireurs au flanc se faisant porter malades afin de vivre au compte de la commune, symbolise bien l'esprit du socialisme autoritaire, et nous donne un avant-gout des joies qui nous attendent quand nos amis auront réalisé le régime de leurs rêves.

*BESANÇON.* — Les divers éléments du « Bloc » sont dans une rage qu'il est facile de comprendre : pensez donc, les libertaires, les anarchistes se permettent de propager leurs idées d'abstention par des affiches, les socialistes bon teint en particulier se distinguent dans cette colère générale.

Que dans leurs journaux radicaux patriotes, les socialistes déclarent sous diverses signatures que nous sommes vendus à la réaction, cela ne nous empêchera pas de conseiller l'abstention consciente. Nous n'ignorons pas que parmi les camarades révolutionnaires et partisans du bulletin de vote il en est de sincères, à ceux-là, non encore pourris par la politique, va notre sympathie ; mais qu'ils soient logiques avec eux-mêmes, car pourquoi conseiller l'abstention la veille, et être partisan du vote le lendemain ? On croirait que leur abstention a pour motif la rage de ne pouvoir dérocher une sinécure quelconque. Si cela est, nous les combattrons au même titre que les politiciens professionnels.

Nous espérons que la propagande faite en période électorale portera ses fruits et permettra de grouper les éléments libertaires en vue d'une propagande énergique.

Un groupe de libertaires.

ESPAGNE

A Saragosse, vient de se constituer un groupe de compagnons anarchistes sous le titre de « Les Révoltés ». Ce groupe se propose de faire une active propagande révolutionnaire. Il a envoyé son adhésion au Congrès antimilitariste d'Amsterdam.

La grève des paysans s'est terminée à l'entière satisfaction des grévistes ; les patrons ont fini par accéder à toutes leurs réclamations. Les ouvriers de la ville menacent de se mettre en grève si les marchands d'objets de première nécessité ne diminuent pas leurs prix.

## En vente au "Libertaire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Martha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nettlau) 0 10 0 15

Communisme et Anarchie (P. Kropotkin) 0 10 0 15

L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal) 0 15 0 20

Libre examen (Paraf-Javal) 0 25 0

Les deux haricots, image par Paraf-Javal 0 10 0

La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal) 1 25 1

Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemagne, Gérault-Richard. La livraison... 0 15 0 15

Lueurs économiques (Jacques Sautarel) 0 25 0 35

Désenchantement (Jacques Sautarel) 0 30 0 50

Le Pacif (Jacques Sautarel) 0 30 0 65

Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Taillade, avant-propos de Paul Brutat ; couverture de Couturier... 0 50 0 00

En de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier) 0 20 0 25

Moralité anarchiste (Kropotkin) 0 15 0 20

Machine (Grave) 0 10 0 15

Panacée révolutionnaire (Grave) 0 10 0 15

Colonisation (Grave) 0 10 0 15

À mon frère le paysan (Reclus) 0 10 0 15

Entre paysans (Malatesta) 0 10 0 15

Militarisme (Domela) 0 10 0 15

Aux femmes (Gohier) 0 10 0 15

La femme esclave (Chauchi) 0 10 0 15

L'Art et la Société (Cf. Albert) 0 15 0 20

L'Education libertaire (Domela) 0 10 0 15

Déclarations d'Elieant (1<sup>re</sup>) 0 10 0 15

Grève générale (par les Etudiants) 0 10 0 15

L'Anarchie et l'Eglise (Reclus) 0 10 0 15

Partie, guerre, caserne (Ch. Albert) 0 10 0 15

Auguste Rodin, statuaire (Veidaux) 0 75 0 90

La guerre de Chine (U. Gohier) 0 25 0 30

Les Temps Nouveaux (Kropotkin) 0 25 0 30

Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert) 0 10 0 15

L'Anarchie (A. Girard) 0 10 0 15

L'Anarchie (Kropotkin) 1 1 25

L'Education pacifique (A. Girard) 0 10 0 15

Éléments de science sociale (La Pauvre, vreté, la Prostitution, le Célibat) 1 vol. in-8° 500 p. 3 3 50

Du Rêve à l'Action, poésies, par H. E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p. 4 4 60

En vente au "Libertaire" 0 75 0 85

De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes) 2 25 2 25

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin) 1 25 1 75

La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault 0 20 0 30

Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire 0 10 0 15

La Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce 0 10 0 15

La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault 0 05 0 10

Un peu de théorie (Malatesta) 0 10 0 15

Les crimes de Dieu (S. Faure) 0 15 0 20

Un problème poignant (E. Girault) 0 20 0 25

La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault) 0 15 0 20

L'Anarchie (Malatesta) 0 15 0 20

La période électorale (Malatesta) 0 10 0 15

L'Immoralité du mariage (Chauchi) 0 10 0 15

Causeries libertaires (J. d'Ourthe) 0 10 0 15

Pourquoi nous sommes internationnalistes 0 15 0 20

Rapports du Congrès antiparlementaire 0 50 0 80

Nouveau Manuei du soldat 0 10 0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Elitzbacher) 3 » 3 50

Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette) 2 50 2 80

Les Soioliens du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein 3 » 3

Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus) 1 25 1 50

La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4) 2 75 3

De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa) 2 » 2 90

En Dehors (Zo d'Axa) 0 80 1

Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot 0 20 0 30

Véhémentement (poésies) (A. Veidaux) 1 » 1 50

La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux) 1 50 2 »

Guerre et Militarisme (Jean Grave) 2 75 3 25

Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Desles) 0 10 0 15

C. & J. postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault 0 50 0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois) 3 » 3 50

Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour) 3 » 3

Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle) 3 » 3 50

L'Enfermé (Gustave Géfroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont) 3 » 3

L'Armée contre la nation (Urbain Gohier) 3 » 3 50